

# Entre le fou et l'initié... le psychothérapeute ?

Pierre CORET

## L'HUMAIN : UN MAMMIFÈRE BIEN PARTICULIER !

L'homme est le seul mammifère dont la constitution anatomique du système visuel lui permet non seulement d'avoir une vision binoculaire de face très élargie, mais surtout de pouvoir porter son regard vers le ciel. On peut se demander si cette propension à regarder vers les étoiles ne l'a pas poussé à acquérir petit à petit la verticalité <sup>(1)</sup> et à devenir ainsi comme un trait d'union, un fil tendu entre la terre et le ciel ; entre le naturel et le surnaturel ; entre l'immanence et la transcendance ; entre le matériel et le spirituel ! Par là même lui est ouverte la possibilité de s'initier au chemin qui peut le mener à la spiritualité.

Mais qu'est-ce que la spiritualité ? Le Littré nous prévient d'entrée de jeu : « Terme de métaphysique. Qualité de ce qui est esprit. »

J'ai bien conscience qu'une telle entrée en matière me place dans une conception métaphysique de l'humain et je conçois qu'elle puisse être d'emblée rejetée par les tenants d'une orthodoxie phénoménologique pure et dure ! Mais, dans ce dernier cadre, il me semble impossible d'évoquer le mot de spiritualité puisque personne n'en a jamais pu faire apparaître l'existence dans le champ.

*Psychiatre-homéopathe, certifié en psychiatrie infantile-juvénile; psychothérapeute et formateur. Co-fondateur et directeur pédagogique de l'Ecole de Formations en Psychologies SAVOIR PSY. Président de L'IDEE Psy (Institut pour le Développement l'Education et l'Enseignement en Psychologie).*

*1 - Andrée Chédid, Lucy la femme verticale et Yves Coppens, Le genou de Lucy.*

*Entre le fou et l'initié... le psychothérapeute ?*

Néanmoins, ce qui n'apparaît pas dans le champ, n'est-ce pas justement la résultante de cette capacité qu'a acquis l'homme de prendre de la distance par rapport à son appartenance primordiale à la nature, pour mieux la contrôler et y établir sa puissance ?

N'est-ce pas de cette prise de distance qu'a pu naître pour lui la possibilité de nommer les choses du visible, et, par voie de conséquence, de butter sur les choses de l'invisible, comme les grands mystères de l'existence, source de toutes les angoisses ? Bien sûr, ces angoisses peuvent s'exprimer à un premier degré sous forme de manifestations neurovégétatives, mais peut-on accepter qu'elles soient reliées à de l'informe, de l'invisible, de l'irreprésentable qui aurait à voir beaucoup plus avec du collectif qu'avec notre histoire individuelle ?

Ne sont-ce pas justement toutes ces angoisses existentielles qui, depuis l'aube de l'humanité, ont amené l'homme à retourner son regard vers l'intérieur pour, petit à petit, y créer un espace de représentation non seulement du monde extérieur, mais aussi de tous ces mystères et de ce qui est de l'ordre de l'invisible ? C'est ce qu'on appelle la fonction symbolique qui a abouti, entre autre, à la mise en place du langage<sup>(2)</sup>.

Quel mammifère singulier que cet humain dont le regard peut aller de l'infini du ciel au plus profond de son intériorité !

Selon la formule de Margaret Mahler, «tout enfant traverse pendant les premières semaines de sa vie une période d'autisme normal»<sup>(3)</sup>, dans cet état d'indifférenciation primordiale de nature qui nous habite tous.

L'humain naît donc fou et c'est de cette «folie normale» initiale, constitutive de son soi biologique et ancrée dans son corps, qu'il tire son élan vital et son énergie de base pour se mettre éventuellement sur le chemin de l'initiation à la vie de l'esprit.

Inscrite au plus profond de son corps, il garde l'empreinte de cet écartèlement entre son appartenance à l'indifférenciation primordiale de nature d'où il est issu et la nécessité d'accéder au registre du symbolique, et donc de la culture, où peut advenir son sentiment d'appartenance à l'humanité.

Les angoisses liées à cette empreinte ne demandent bien sûr

2 - Elizabeth Leblanc,  
La puissance symbolique  
dans nos vies.

3 - Margaret Mahler,  
Psychose infantile.

qu'à se réactiver chaque fois qu'est mis en péril ce sentiment d'appartenance, qui va de pair avec le sentiment d'exister. Elles connaissent bien sûr leur apogée dans ce qu'on peut appeler : la plongée dans le «noyau psychotique».

Je définis cet espace comme la partie de notre monde intérieur qui a conservé la mémoire de tout ce qui nous a constitué avant que ne commence à se mettre en place le processus de différenciation psychologique.

## DE LA PLONGÉE DANS LE NOYAU PSYCHOTIQUE

L'un des points forts de la Gestalt-thérapie c'est d'avoir inventé la notion de confluence. Nous disposons là d'un outil de référence pour aborder la plupart des problématiques qui trouvent leur origine dans les périodes les plus archaïques de notre développement, au moment où la relation mère-enfant est placée sous le signe d'une confluence normalement saine.

Tenter d'en exprimer le contenu sur un mode logique et rationnel me semble une entreprise vouée à l'échec, aussi vais-je prendre le risque de mettre en italique, sur un mode analogique ce que m'inspire la confluence.

*Divine relation que celle qui s'établit entre la mère et son enfant. Que d'émerveillements vécus pendant la grossesse et les premières semaines de la vie. Quelque chose d'un grand mystère est à l'œuvre et chacun participe d'un principe de l'invisible qui donne lieu aux transports les plus enthousiasmants comme les plus désespérants. La vie est là dans ses contrastes les plus saisissants et les plus naturels. Les muses chantent le bonheur extatique d'une communion cosmique avec une nature qui offre ce qu'elle a de plus vrai, de plus étourdissant et...*

Tout cela est indispensable à la constitution de la sécurité de base, mais s'il ne devait y avoir que cette dimension-là dans la relation, vous connaissez alors les risques de retour à l'indiffé-

*Entre le fou et l'initié... le psychothérapeute ?*

4 - Paul-Claude Racamier,  
L'inceste et l'incestuel.

renciation (par exemple, sous forme de psychose puerpérale pour la mère ou d'autisme pour l'enfant) <sup>(4)</sup>.

Il s'agit de se castrer de cette dimension extatique paradisiaque, sans pour autant se dessaisir de ses liens d'appartenance naturels. Je ne reprendrai pas ici les mythes fondateurs de l'humanité, mais soulignerai simplement cette nécessité qu'il y a d'accepter d'être chassé du paradis pour accéder à la constitution de cet espace intérieur qui se doit de faire corps avec notre corps si l'on veut éviter le piège d'une mentalisation coupée de la réalité de notre ressenti.

Pour témoigner du lien qui l'unit fondamentalement à cet infini étourdissant tout en conservant ses prérogatives et son pouvoir, l'être humain a alors imposé des rituels qui inscrivent dans le réel les signes de sa reconnaissance et de sa déférence par rapport à sa source primordiale (nommer l'enfant, le déclarer à l'état civil, faire la fête avec les proches ; éventuellement le baptiser, le circoncire, etc.). Le rituel permet alors de transcender la perte due à la castration et lui donne sens. Il établit un pont entre nature et culture...

La vie de l'esprit est en chantier : si on la fait grandir, on est dans la définition de la spiritualité ; si on en parle, on est dans la définition de la psychologie.

Mais revenons à la réalité de la confluence : l'utilisation qui est faite de ce concept, se réduit le plus souvent à en dénoncer les manifestations qui peuvent apparaître dans le champ, comme autant de pertes de fonction ego qui entravent la dynamique du contact. Cette attitude n'est judicieuse qu'en fonction d'un certain nombre de conditions :

- quand la fonction ego est suffisamment souple et disponible dans le cycle de contact pour pouvoir être sollicitée.
- quand le travail se situe à un niveau d'organisation très superficielle où il s'agit de permettre au patient de trouver dans l'urgence un ajustement aussi peu destructeur que possible.

Par exemple : montrer à un patient dépendant, au travers d'un jeu de rôle, en quoi sa façon de faire avec son patron ne lui per-

mettra jamais d'obtenir l'augmentation qu'il mérite pourtant.

Systématiser de telles démonstrations semble néanmoins très dangereux : c'est ignorer l'ensemble du système de défense du patient qui va en être réduit à modéliser son comportement sur la supposée bonne attitude que le thérapeute attend de lui. Il n'a alors d'autre choix que l'introjection, au travers d'un processus qui fait très spécifiquement référence à la seule fonction pensée. Nous nous trouvons alors face à une manœuvre de réajustement comportemental, qui peut certes avoir ses indications, mais qui, à mon sens, permet surtout au thérapeute d'obtenir dans un premier temps la gratification de résultats apparents tout à fait flatteurs...

Pour autant, rien n'a été résolu de l'ordre des blessures archaïques du patient et il ne sera pas surprenant qu'apparaissent, dans un deuxième temps, une dépression ou des manifestations somatiques graves qui laisseront patient et thérapeute très désemparés...

Il nous faut donc reconnaître qu'un grand nombre de patients ne remplissent pas ces conditions et sont dans de telles blessures narcissiques qu'il n'est d'autre choix que de plonger avec eux dans la confluence (les psychanalystes parleraient dans ce cas d'aménagement de la cure pour assumer un transfert massif)<sup>(5)</sup>.

Un tel exercice est pourtant des plus périlleux, mais néanmoins indispensable si l'on veut éviter la galère de devoir ramer dans une thérapie interminable. L'objectif de toute psychothérapie est la dissolution du transfert !

Pour faire face à cette situation, ma suggestion est qu'il est possible pour le psychothérapeute *de lever son regard vers le ciel*. J'entends par là d'exploiter cette possibilité de couper momentanément d'avec la concentration du mental, d'entrer dans une awareness de la totalité pour s'accorder quelques instants de distraction ou de relaxation qui sont autant de moments où l'on reprend contact avec sa propre intériorité en se déconnectant d'avec la toute-puissante fonction pensée pour apprivoiser une autre fonction bien ancrée dans le corps : la fonction

5 - Geneviève Guy-Gillet,  
La blessure de Narcisse.

*Entre le fou et l'initié... le psychothérapeute ?*

intuition. C'est une fonction reliée à l'élément feu, une fonction qui prend sa source dans l'énergie indifférenciée de la nature, une fonction qui n'a pas d'états d'âme, une fonction qui ravive les brûlures de la passion, une fonction qui se joue des plus belles méthodes et des plus grandes théories, une fonction qui donne du génie et permet d'accéder au sublime, mais aussi une fonction intransigeante qui ne supporte pas l'ambiguïté et les moindres manquements éthiques si l'on veut éviter de tomber dans le démoniaque.

Qu'advient-il alors dans l'intimité du colloque singulier quand tout à coup l'atmosphère s'épaissit...

*Les temps sont durs, dur est l'étant.*

*L'insoutenable à entendre me hurle constamment aux oreilles. Vais-je être encore une fois sollicité par des scénarios effroyables qui me glacent d'horreur ?*

*Je sais que sur les murs de ma salle d'attente défilent en silence des images que, bientôt, je vais devoir accueillir sur l'écran de mon monde intérieur.*

*Cette frêle demoiselle de vingt-cinq ans a une mère «grenouille de bénitier» et son père maniaco-dépressif s'est suicidé devant elle il y a 10 ans en se donnant des coups de poignard dans la poitrine. Elle trimballe ses grands yeux effarés de crucifiée de promenoir en promenoir et me demande, avec la plus grande amabilité si je suis en bonne santé.*

*Cette jolie blonde de vingt-deux ans a subi les attouchements incestueux de son grand père entre l'âge de cinq ans et l'âge de 12 ans, pendant que ses parents se disputaient. Le déchirement intérieur ouvre sur un gouffre si effrayant qu'elle n'a de cesse de tenter de le combler par une boulimie qui lui a fait prendre 50 kg en 2 ans... petit tonneau des Danaïdes ballotté au gré des assauts tempétueux des malfrats de son quartier qui ne font pas dans la dentelle.*

*Ce jeune homme de 28 ans n'a vécu que mensonges et hypocrisie dans une famille bien sous rapport où tout était dans le paraître. Aussi finit-il par être ombre parmi les*

*ombres, portant désespérément à bout de bras un petit reste d'innocence dévoré par les regards lubriques et omnipotents des fantômes du passé qui le toisent depuis les murs du grand salon.*

*Tous ces contes de la folie ordinaire sont au menu de mon quotidien.*

*Quand l'étendu patient ravale difficilement des sanglots si longtemps contenus, l'étant du thérapeute est mis à dure épreuve... Comment contenir et endiguer pareille souffrance pour éviter que l'être en face ne vole en éclats ?*

*Comment éviter de me barricader derrière le prêt à penser de très belles théories ou le prêt à expérimenter d'intéressantes méthodes pour me cacher mon impuissance à être face à une telle intensité de souffrance ? La seule alternative serait-elle de me jeter dans l'étang quand l'étant du patient ne répond plus ?*

*Décidément, les temps sont durs...*

*Il est derrière les formes d'autres formes, comme il est derrière les mots d'autres maux...*

*Derrière l'appât reître du moment que le patient présente au thérapeute se cache un gros poisson, comme le poisson de Tobie. Pour permettre au patient de bénéficier de toutes les vertus qu'il recèle, pour l'aider à se guérir de l'aveuglement et de tous les troubles du comportement qui lui font mettre en péril les liens qui lui sont les plus chers, il convient de ne pas céder à la facilité et de ne pas me saisir de la part reître du premier plan.*

*L'appât raye le disque en plaintes interminables sur les brisures du quotidien.*

*Je sais alors que la résonance des images et l'impact des mots vont venir me bousculer suffisamment pour m'emmener dans un espace intermédiaire qui est proche de l'espace du méditant, un espace de confluence mesurée où quelque chose de la démesure confluencielle et quasi explosive des réminiscences du passé se doit d'être contenue... Dans la strie dansent les fleurs d'un mal qui aspire l'être tout entier de l'autre côté du miroir.*

*Entre le fou et l'initié... le psychothérapeute ?*

*Et l'aspirant thérapeute de se décomposer s'il n'est pas inspiré par un ailleurs possible de recomposition qui a pour toile de fond la folie.*

*L'inspiration pourrait bien relever du magique si elle n'était le fruit de l'expérience au quotidien de la muse intuition et du fidèle soutien de la Sainte Chronicité.*

Nous sommes là dans un moment d'articulation extrêmement délicat. Je ne suis pas en train de faire un plaidoyer pour encourager les jeunes thérapeutes à emprunter ce chemin. C'est en effet à ce moment précis que nous pouvons éprouver la plus grande solitude et avoir le sentiment que toutes nos méthodes et toutes nos belles théories s'en vont en fumée. Et pourtant, c'est au moment même où on les oublie qu'elles constituent notre bien le plus précieux et nous servent en quelque sorte de cordes de vie pour nous permettre de plonger avec l'autre sans risquer de nous fracasser. C'est le moment où l'artiste en oublie sa technique pour se laisser aller en virtuose à habiter la musique de son âme. C'est le moment où le thérapeute n'a plus que lui-même comme instrument et il est indispensable qu'il soit bien animé, faute de quoi, il serait impossible d'opérer l'entreprise de réanimation qui s'impose.

*Dans le vide sidéral qui aspire l'être, il ne reste plus qu'un tourbillon qui dessine à l'intérieur comme une vertigineuse spirale. On a envie de s'accrocher à la paroi, d'y laisser l'empreinte d'une main ou d'y dessiner l'aspire qui étrangle le cri et confine l'être au plus profond de la grotte. La spire est en mouvement et brouille la carte du «je» qu'on aurait bien voulu jouer.*

*La spire tua l'idée sur les éclats de verre du miroir brisé.*

*Le «je» de l'autre s'en est allé et l'impuissance nous a gagné. Il faut bien accepter de prendre la place du mort pour que la partie continue. Il faut bien prêter son âme pour continuer à être deux.*

*En toute humilité, il faut se mettre à «je - nous» en face d'un autre aliéné de son principal atout, privé du Mat, dégringolé dans son noyau psychotique.*

*Il pensait atteindre le paradis par ses exercices et la spire  
tua l'idée... C'est la chute en enfer et «l'enfer me ment»,  
hurle-t-il à tout vent. Que c'est dur de perdre son âme  
quand on croyait la gagner !*

*Les idées sont mortes et les vers ne riment à rien.*

*Nous sommes seuls dans l'unis - vers et l'univers seul peut  
quelque chose pour nous.*

*Les temps sont durs, dur est l'étant.*

Dans de telles circonstances, les seules considérations mentales du psychanalyste, tout autant que les gestes de bonté d'un thérapeute compatissant sont d'une bien piètre utilité face au déferlement de souffrance que rien ne semble pouvoir arrêter...

On sait à quel point beaucoup d'adolescents qui présentent une fragilité particulière par rapport à la psychose sont des êtres en grande souffrance, non seulement par rapport aux aléas d'une histoire personnelle qui a pu les fragiliser profondément, mais aussi par rapport au collectif, au genre humain en général. Ils sont aussi d'une grande sensibilité qui les porte à tenter de trouver réponse à leurs angoisses existentielles au travers d'une quête spirituelle qui les amène bien souvent vers une secte ou vers des pratiques qui favorisent la décompensation psychotique. On peut se demander ce qui les amène à se tourner beaucoup plus facilement vers des gourous que vers des psychothérapeutes... Serait-ce la contenance de la reconnaissance et de la nomination par le gourou de cet espace en lien avec l'indifférenciation à partir duquel il peut mettre en œuvre aussi bien un processus d'ouverture de conscience qu'un processus d'aliénation ?

Comme on l'a vu, la source de notre énergie et de notre jouissance vitale n'est pas à rechercher à l'extérieur de nous-même, mais bien en nous-même, dans une relation d'acceptation et d'intégration de notre corps comme premier maillon participant pleinement à notre «être là» sur cette terre <sup>(6)</sup>. D'où la dangerosité de toutes ces quêtes dites spirituelles qui vont trop souvent de pair avec un reniement de notre corporéité en tant que fondement de notre être.

6 - Elizabeth Leblanc,  
La psychanalyse jungienne.

*Entre le fou et l'initié... le psychothérapeute ?*

7 - Cité par Daniel Odier dans  
Le grand sommeil des éveillés.

La source de «l'uni-vers du sens», ce qui relie l'individu à l'humanité, n'est donc pas à rechercher à l'extérieur, mais au sein d'un corps intégré à la vie psychique<sup>(7)</sup>. Il s'agit du seul support nous appartenant qui soit pleinement de nature, mais que nous devons de faire participer à notre vie psychique, donc à notre culture. Il n'est de véritable contact que dans une qualité de présence à notre propre corps qui en est l'instrument fondateur. Là encore, la Gestalt-thérapie propose une méthode d'approche particulièrement adaptée.

A ce niveau d'organisation de la vie psychique, nous sommes bien en deçà du complexe d'Œdipe ou d'un quelconque processus de génitalisation.

## ENTRE LE FOU ET L'INITIÉ...

Comment envisager maintenant la possibilité pour le thérapeute de se situer dans un entre deux du fou et de l'initié qui pourrait faire de lui un vecteur de passage pour un retour à la réalité ?

Il nous faut d'abord tenter de situer cet espace entre deux au sein duquel me semble pouvoir s'opérer ce processus de reconstitution d'un lien avec celui qui est sans lien, c'est-à-dire aliéné.

- Sur le premier versant, que l'on pourrait nommer «l'espace du fou», il y a notre propre capacité à être en contact avec cette dimension très archaïque de nous-même constituée par notre propre noyau psychotique et à accepter de nous laisser toucher dans cet espace. Prendre un tel risque ne peut s'envisager sans un grand nombre de précautions préalables qui tiennent d'abord à une formation très sérieuse de psychothérapeute, mais aussi à une certaine qualité d'être qui fait que plus un thérapeute a d'expérience, plus il est épanoui dans sa propre vie et meilleurs sont ses résultats, quelque soit le support méthodologique qu'il emploie. Que viennent donc chercher nos patients au-delà de nos méthodes de référence ? Ceci nous amène à envisager le second espace :

- Ce deuxième versant est constitué par ce que l'on pourrait nommer «l'espace de l'initié».

L'initié, «c'est celui qui a été admis aux mystères»(Littré), au terme en général d'une épreuve initiatrice qui l'instaure dans un nouveau statut, une nouvelle façon d'être au monde.

L'initié, c'est celui qui a accepté de se confronter aux mystères des grandes contraintes existentielles qui scandent chaque étape de notre évolution sur cette terre. C'est celui qui a accepté de se confronter à cet écartèlement entre les forces d'indifférenciation liées à son appartenance à la nature au sein d'un écosystème d'organismes vivants tous reliés par un même «instinct de conservation» et les forces de différenciation liées à son appartenance à cette culture très spécifique de l'espèce humaine dont les membres sont tous reliés par «l'instinct de conversation» (expression du Dr Emile Rogé). Seul le fou qui a fait retour à l'indifférenciation a perdu l'instinct de conversation.

Mais la vie de l'initié reste le plus souvent dédiée à la célébration et à l'enseignement des voies d'approche et de connaissance de ces mystères qui ont une place à part dans la vie psychique et répondent ainsi à un espace qualifié de sacré. D'où la place très particulière qui lui est donnée puisqu'il est un témoin de l'au-delà, doté d'un savoir sur l'inconnaissable...

Le sage chinois Ma-t'ou disait : *«être égaré, c'est avoir perdu le cœur originel et sa propre demeure. Etre éveillé, c'est être éveillé à sa nature originelle et sa propre demeure.»*

C'est en cela que diffère fondamentalement le fou et l'initié : s'ils participent tous deux aux mystères de l'indifférenciation originelle, l'initié reste pleinement en contact avec sa propre demeure, avec son corps, tandis que le psychotique s'en coupe ! Mais, l'un comme l'autre restent malgré tout dans une forme de marginalité par rapport au groupe humain. Ainsi, la tradition ésotérique qui a donné lieu à la richesse des représentations symboliques du Tarot de Marseille ne s'y est pas trompée puisqu'elle a réuni au sein d'une même lame, le Mat, les attributs du

*Entre le fou et l'initié... le psychothérapeute ?*

fou et ceux de l'initié. Seule lame à n'être pas numérotée, le Mat a sa place dans tout commencement et dans toute fin. Il est dans le mouvement, au-delà de toutes conventions, et participe à tous les processus de renoncement et de mort, préalable à toute dynamique d'ouverture vers une quête de sens...

## LE PSYCHOTHÉRAPEUTE ?

N'est-ce pas à cette charnière-là que se situe le psychothérapeute dans son accompagnement de l'autre en perte d'âme ?

*L'espace d'un éclair, je l'ai vu toute petite. Je sais qu'au fond de son corps, elle sait le corps de l'autre et la nature profonde des sentiments qui auraient dû la rassurer quant à son droit à être. Mais elle n'a eu qu'un rejet bien enveloppé, tellement bien enveloppé qu'elle ne s'est pas aperçu du rejet. Elle est donc écartelée entre le savoir de son corps et le discours policé qui lui a toujours été renvoyé. Cela la rend folle. Pourtant, elle est restée là, prête à tout donner et à payer de sa vie pour qu'un regard lui donne ce droit... et on lui a tout pris et ça s'est même reproduit avec son dernier psychanalyste. Son corps terrorisé est tout ouvert, comme une grande plaie qui n'aurait pu se refermer et qui s'offre à moi comme il s'est déjà offert au monde entier... Et si elle n'avait plus que ça pour s'offrir le droit d'exister, que lui resterait-il ?*

*Je suis au comble de la colère contre tous ces violeurs d'enfance et j'enrage contre ce monstre diplômé qui l'a traitée d'hystérique. En même temps, je suis brûlant de compassion pour ce petit être si fragile qui a raté la première marche de sa vie et vient me livrer là la source de tous ses étouffements. Elle a beau avoir 25 ans, être belle comme un cœur et me faire les yeux doux, n'empêche que c'est la toute petite qui est là, avec toute sa souffrance, toute sa folie !*

*Que faire, sinon être là, dans cet entre deux : en contact avec cette folie monstrueuse d'une humanité à laquelle je*

*participe, mais aussi en contact avec cette dimension de sacralité qui m'étreint devant l'innocence de cette toute petite dont je sais qu'elle participe encore aux mystères de la source primordiale... Les mots sont en trop, seule compte ma propre capacité à laisser mon corps habiter pleinement cet espace entre deux mondes, cet espace où mon corps est comme un pont jeté entre deux rives, comme une main tendue au dessus du gouffre.*

*Mon seul ancrage alors est ma propre fidélité à la loi : «tu ne tueras point.» Abuser d'une telle situation, c'est commettre un meurtre d'âme !*

En reconnaissant en l'autre comme en lui-même cet espace de sacralité qui a trait au primordial de l'existence et en restant capable d'être dans un non savoir pour l'autre dans sa propre quête d'individuation, le psychothérapeute peut alors accompagner le processus de réhabilitation d'une fonction ego et faire ainsi œuvre de passeur d'âme. Cette exigence est d'autant plus importante quand le psychothérapeute travaille avec le corps et son ressenti, ce qui est tout particulièrement le cas du gestalt-thérapeute !

Entre le fou et l'initié... le psychothérapeute ?

### Résumé

Le terme de spiritualité est un terme métaphysique (Littré) et sa seule évocation va donc à l'encontre de l'approche phénoménologique de la Gestalt-thérapie. Même si aucune donnée de l'expérience ne peut en apparaître dans le champ, tous les anthropologues s'entendent pour dire que les premiers symboles qui marquent le début de la fonction symbolique, et donc de l'humanité, sont apparus dans les lieux de culte. Si le fonctionnement de l'esprit tire ses racines de rituels qui s'apparentent aux premières formes de spiritualité, le processus de différenciation qui s'est poursuivi au cours des millénaires s'est accompagné d'une crainte du retour à l'indifférenciation, marqué par le fait de sombrer dans la folie. Entre l'initié, garant d'un lien avec l'invisible, et le fou, qui a perdu tout lien avec la fonction symbolique, y-a-t-il une place pour un troisième terme qui serait le psychothérapeute ?

### BIBLIOGRAPHIE

- Andrée CHÉDID, *Lucy la femme verticale*, Paris, Flammarion, 1998.  
Yves COPPENS, *Le genou de Lucy*, Paris, Odile Jacob, 1999.  
Geneviève GUY-GILLET, *La blessure de Narcisse*, Paris, Albin Michel, 1994.  
Elie G. HUMBERT, *Conscience du corps*, in Cahiers Jungiens de Psychanalyse, n°55.  
Elizabeth LEBLANC, *La puissance symbolique dans nos vies*, Coll. Essentialis, Bernet-Danilo 1997 ; *La psychanalyse jungienne*, Essentialis, Bernet-Danilo 1995.  
Margaret MAHLER, *Psychose infantile*, Payot, 1990.  
Paul-Claude RACAMIER, *L'inceste et l'incestuel*, Paris, Les Editions du Collège, 1995.  
Daniel ODIER, *Le grand sommeil des éveillés*, Ed. du Relié, 2000.